

**ANNETTE LAÏS**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649168316

Annette Laïs by Paul Féval

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**PAUL FÉVAL**

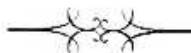
# **ANNETTE LAÏS**



# ANNETTE LAÏS

PAR

PAUL FÉVAL



NEW YORK  
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR  
92 WALKER STREET

—  
1867

# ANNETTE LAÏS.

## I.

### MA FAMILLE.

Mon oncle Bélébon était encore coiffé à Poisean royal en 1842, époque où il fut question pour la première fois de faire de moi quelque chose. Je parle de lui d'abord parce qu'il était l'esprit de la famille, au dire de mes deux tantes Kerfily et de l'aumônier des Incurables. Mon oncle Bélébon disait de son côté que l'aumônier des Incurables était une fine mouche et que mes deux tantes Kerfily avaient un sens infailible. Ce fut là précisément ce qui me donna défiance de mon oncle Bélébon, car aussitôt que ma tante Kerfily-Bel-Œil disait blanc, ma tante Kerfily-Nougat criait noir avec une voix d'oiseau qu'elle avait. Or, comment le noir et le blanc peuvent-ils avoir raison tous deux à la fois ?

Mon oncle Bélébon ne se faisait jamais à lui-même de ces questions indiscrètes. C'était le despotisme incarné : un bien brave homme, à part cela, et qui avait des boutons d'agate à son habit marron. Dans la nuit des temps, il avait été officier de marine, mais sans jamais monter à bord d'aucun vaisseau. « Le métier de marin, disait-il parfois après dîner, est semé de dangers sans nombre. On n'y est séparé de la mort que par une mince planche ! »

Vol. 168. — No. 1.

Il aimait passionnément cette idée, qui est, du reste fort ingénieuse et que j'ai retrouvée dans beaucoup d'auteurs estimables.

En 1812, mon oncle Bélébon avait soixante-seize ans bien sonnés. Il se faisait des sourcils noirs avec je ne sais quoi et chantait encore les chansons de Mirabeau-Tonneau. Dans les moments de gaieté folle, il allait jusqu'à décocher des épigrammes malignes à Robespierre et même à Cambacérés.

Il faut vous dire tout de suite où cela se passait, car j'ai l'air de tomber des nues. Nous habitons l'hôtel de Kervigné, sur la place des Licez, à Vannes, chef-lieu du Morbihan. Kervigné est le nom de notre famille, qui a donné à la France deux amiraux et un lieutenant-général. Nous figurons à la salle des Croisades de Versailles. Mon père paya pour cela une note de cinquante-sept francs à la maison Godet-Regard de Plantecocq, à Paris, laquelle rhabille les généalogies, ravaude les écussons et va en ville. J'ai gardé un peu de rancune à ma noblesse, qui m'a joué d'assez méchants tours ; mais cela ne nous empêche, nous, les Kervigné de Vannes, d'être la branche aînée et comtes depuis Louis XIV. Saint-Simon parle de nous. Les Kervigné de Pontivy ne valent pas l'épluchage. Nous ne cousins pas. Ma mère était Kerfily,

une excellente famille de robe. La fortune venait de son côté, quoique mon père fût loin d'être pauvre. Dieu merci, outre l'hôtel de la place des Lices et le château qui est au bord de la mer, là-bas vers Carnac, nous avons toujours joui d'une trentaine de bonnes mille livres de rente.

Mais mon frère le vicomte coûtait cher. Il était, s'il vous plaît, à vingt-quatre ans, chef d'escadron de cuirassiers. Il faut soutenir cela. On avait fait, en outre, une belle dot à ma sœur la marquise. Ma mère parlait quelquefois d'économie.

Le lecteur me pardonnera de m'arrêter un instant devant le portrait de ce souriant et charmant vieillard qui était mon père. Il avait assurément tout l'esprit qu'on prêtait à mon oncle Bélébon. Il faisait des petits vers : j'en ai tout un recueil ; il savait des quantités d'anecdotes et parlait des affaires du temps avec un bon sens parfait, quoiqu'il fût abonné de fondation au *Journal des villes et Campagnes*. Il était dévot mais voltairien ; je n'ai jamais vu qu'à lui ce mélange du mysticisme breton et des gaietés gauloises. L'oncle Bélébon, les tantes Kerfily et l'aumônier des Incurables se réunissaient parfois pour l'éteindre, mais il lui arrivait de les meser tambour battant quand on avait de bonnes nouvelles du vicomte ou qu'on mettait en perce un tonneau de Saint-Emillon.

Saperbleure ! (c'était le juron de ses jours d'extra) il n'y en avait pas beaucoup à Vannes pour le gagner au jeu du mot pour rire ! il remettait en leur chemin les Nantais et même les lurons de Rennes, où tout le monde croit avoir inventé la poudre.

Il avait la cinquantaine, ni plus ni moins ; il était rond comme une caille ; il mangeait bien à son déjeuner, mieux à son dîner, mais supérieurement à son souper. Je crois toujours, quand je reviens à Vannes, que ce bon vieux portrait qui est au salon va ouvrir sa bouche rose et me dire : « Allons, chevalier ! bon appétit, bonne conscience ! A table, saperbleure ! On ne jeune qu'en carême et ma soupe va tomber jusqu'au fond de mes bottes. »

Ma mère était une femme de quarante ans, très belle encore, douce avec ses enfants, bonne avec tout le monde, mais

froide et faible. Elle avait un fond de mélancolie dont je n'ai jamais eu le secret. Elle se reposait, par une sorte de paresse, sur mon oncle Bélébon et sur l'aumônier des Incurables du soin de penser pour elle. A leur défaut, elle se livrait aux deux tantes Kerfily, qui la retournaient sens dessus dessous comme une crêpe. Sa vie était un sommeil sans rêves ; tout travail d'esprit lui causait une véritable horreur. Elle s'éveillait néanmoins aux caresses des enfants de ma sœur la marquise.

Celle-ci avait vingt-deux ans. Nous avions été liés très étroitement jusqu'à l'époque de son mariage, mais une fois sortie de la maison, Julie avait mis une sorte d'empêtement à faire le nul de son bonheur nouveau. Son mari, M. le marquis de Tréfontaines, était de l'âge de ma mère et avait beaucoup vécu ; sa fortune était fort entamée et Julie, selon l'expression des tantes Kerfily, tirait fumeusement de chez nous. M. le marquis de Tréfontaines empruntait bien quelque argent à mon père, mais c'était, au demeurant, un homme de grande mine et de belle façon qui portait bien son nom et qui nous faisait honneur. Il amenait les deux petits enfants, quand il avait quelque chose à demander. Mon père était fier de sa fille et respectait son gendre. Le marquis me donnait des poignées de main autant que je voulais, mais il me semblait que ma sœur me regardait comme on regarde les bouches inutiles dans une citadelle assiégée. Sans moi, on aurait pu faire davantage. Elle m'embrassa pourtant de bon cœur, quand il fut question de mon départ. Les deux petits-enfants étaient des amours.

L'aumônier des Incurables, M. l'abbé Raffroy de Cotelle, nous appartenait par un lien de parenté très vague. Il ressemblait, pour le physique, à ces bouteilles trapues où l'on met le madère. Sa figure luisait comme si elle eût été repeinte à l'huile depuis peu. C'était un prêtre solide en ses principes, honnête et largement charitable. L'étroitesse qui pouvait être en lui ne regardait que le cerveau. Il valait bien mieux que l'oncle Bélébon qui, pourtant, n'avait point trop de méchanceté.

Ma tante Kerfily-Bel-Elle était demoiselle ma tante Kerfily Nougat était veuve. Je

ne les ai jamais vues l'une sans l'autre, et jamais je ne les ai vues d'accord. C'était entre elles une de ces intimités qui vivent de batailles et de rancunes. En Bretagne, les sobriquets sont souvent cruels. Kerfily-Bel-Œil était touché comme Vénus, mais moins jeune et moins belle ; ma tante Renotte, la paysanne, dont je n'ai pas encore parlé, disait qu'elle avait un petit zieu et un grand zieu. Son grand zieu était, certes, un beau zieu, mais son petit zieu avait des fantaisies extraordinaires. A la moindre émotion, il allait et venait, tournant et pivotant comme un zieu enragé. On s'habitua à cela ; néanmoins ma tante Bel-Œil était restée fille. Julie et le marquis aimaient ses cadeaux et lui savaient gré de ne s'être point mariée. Elle était sentimentale ; on trouvait toujours à son chevet des romans traduits de l'allemand, où Dieu s'appelait le souverain architecte de l'univers, et où l'on déplorait amèrement le souvenir qui poursuit les cœurs sensibles ; de ces romans où le jeune baron de Rosenthal dit à Pulchérie : « Cruelle ! faut-il me percer le sein à tes pieds ! » La lecture de ces attendrissantes choses excitait les fringales de son zieu, qui dansait la carmagnole en versant des larmes abondantes. Elle était du parti de ma sœur la marquise.

Ma tante Kerfily-Nougat, au contraire, appartenait corps et âme au camp de mon frère Gérard, le vicomte. Elle avait sur sa tabatière le portrait de Gérard en chef d'escadron de cuirassiers, et je dois dire tout de suite que ce portrait, non flatté, représentait un des plus beaux soldats de l'armée française. Le sobriquet de ma tante Nougat avait rapport à ses goûts, non point à sa figure ; son péché d'habitude était la gourmandise, et ce n'était pas un péché mineur. Ses repas étaient généralement suivis de désastres. M. Souyoux, le célèbre médecin à qui ses succès valurent le surnom d'Hippocrate de Ploërmel, lui avait dit une fois que le nougat d'amandes au caramel était un digestif puissant. A dater de ce jour, ma tante exigea le nougat partout où elle se trouvait, et prit l'habitude de commencer ses réfections trop copieuses par une prise de nougat capable d'incommoder trois lycéens. Le docteur Souyoux est au-

dessus de toute insinuation malveillante. Aussi puis-je dire que son nougat finit par étrangler ma pauvre tante. Nous sommes tous mortels.

Il y avait donc chez nous deux partis : celui de la marquise et celui du vicomte.

Ces deux partis s'accusaient mutuellement de *tirer trop*, et je crois bien qu'ils avaient un peu raison tous les deux. Le ménage de ma sœur avait de grands besoins, et un homme comme mon beau-frère ne pouvait par liarder. D'un autre côté, on sait ce que dépense un jeune officier supérieur de cuirassiers, brillant, charmant, lancé à miracle et qui court après les épaulettes de colonel. Saperbleure ! si vous l'ignorez, mon père aurait pu vous le dire, et aussi ma tante Nougat, pauvre bonne femme !

Outre mon père et Nougat, le parti du vicomte Gérard se composait de la presque totalité des autres tantes et cousines, car nous étions tout un clan de Kervigné. L'abbé Raffroy en était un peu ; mon oncle Bélébon, l'esprit de la famille, n'en était pas du tout.

Dans le parti de ma sœur, il y avait ma mère, Bel-Œil et presque tous les oncles et cousins. Ma mère était là pour les petits-enfants et Bel-Œil pour le marquis, très joli homme, dont la seule vne mettait son petit zieu en ébullition. Ils causaient tous deux parfois en tête-à-tête, de la rareté toujours croissante des cœurs vertueux, mais sensibles. Le marquis de Tréfoutaines s'astreignait à lire des histoires traduites de l'allemand, et détournait volontiers le bon Dieu pour mettre à sa place le Créateur de toutes choses ou la vaste intelligence qui préside aux destinées de l'univers. Cela lui valait bien cinq à six cents écus par an. L'abbé Raffroy appartenait un tantinet à ce parti, mais pas du tout l'oncle Bélébon.

De quel parti était-il donc, cet oncle Bélébon, l'esprit de la famille ?

Mon oncle Bélébon n'avait que son esprit : il n'était pas riche ; il était de son propre parti ou plutôt du parti de Vincent Bélébon, son petit fils, épais balourd qui engraisait quelque part, vers Saint-Anne d'Arroy, courant le lièvre, chassant les filles de campagne, buvant du cidre à deux sous



le pot. Ce n'est pas cher, mais il avait grand soif, et l'oncle Bélébon *traît* pour désaltérer ce patand. L'abbé Raffroy n'était pas sans tenir une petite idée au parti de Vincent Bélébon.

Hélas ! moi, je n'avais pas de parti, si ce n'est une fraction infinitésimale de ce bon abbé Raffroy et toute ma tante Renotte Kervigné, qui faisait valoir une douzaine d'hectares au bourg de Landevan : la paysanne, le bas bout, la dernière des dernières ! Celle-là ne donnait rien à Julie ni à Gérard ; quand elle venait à Vannes, elle ne glissait quelques louis pour faire le jeune homme. Elle ne brillait pas dans la famille.

Le 5 juin 1842, midi sonnant, mon père tapa doucement sur le petit ventre hémisphérique de l'oncle Bélébon et prononça ces paroles à haute et intelligible voix :

« Allons, tonton ! la main aux dames ! Bon appétit ! bonne conscience ! A table, saperbleure ! On ne jeûne qu'en carême et aux quatre temps ! Ma soupe va tomber jusqu'au fond de mes bottes ! »

C'était fête doublement à cause du dimanche et de l'anniversaire de la naissance de Julie. J'avais vu à l'office un considérable gâteau sur lequel on avait écrit avec du sucre : *Vive madame la marquise !* ma bonne mère rajouissait entre les deux petits enfants qui faisaient le diable, et il y avait chez nous un excellent vent de gaieté.

J'allai m'asseoir au bout de la table, entre Vincent Bélébon, ma bête noire, et ma bonne tante Renotte, qui avait fait ses dix lienes tout exprès pour nous voir. Les diguitaires étaient au centre, où l'oncle Bélébon, bavard comme une pie, soulevait, je n'ai jamais su pourquoi, des applaudissements à chaque parole qu'il disait. Etant accablé, là-bas, ce point qu'on est l'esprit de la famille, il ne reste rien à faire. Les honneurs étaient tout naturellement pour ma sœur Julie et son mari, ménage du haut ton où l'on disait vous devant le monde. Ma mère trouvait cela charmant. Ma tante Renotte en murmurait tout bas : elle était de l'opposition. Elle me marchait sur les pieds depuis le commencement du dîner et je l'entendais qui marmottait à mon oreille :

« Tu vas voir, René, tu vas voir ! On va leur lancer un lièvre dans les jambes ? »

Le marquis faisait le galant auprès de Bel-Œil et de ma mère qui dévorait les enfants. Julie s'ennuyait comme toute jeune femme qu'on arrache à ce cercle de bonheur égoïste et charmant : la petite famille bornée, serrée, murée, rejetant sans cesse hors de soi tout ce qui n'est pas elle-même. Nougat et mon père trouvaient moyen de causer du vicomte, dont on avait une lettre, tout en ne perdant pas une bouchée. L'oncle Bélébon égrenait son chapelet de vieux bons mots et semblait dire à son petit-fils Vincent : « Quand donc seras-tu aussi aimable que moi ? » Vincent buvait du vin pur tant qu'il pouvait. C'était un joli repas.

Quand parut le gâteau qui criait : *Vive madame la marquise !* on trinqua d'un bout à l'autre de la table, puis ma mère tendit à Julie un gros paquet qu'elle avait sur ses genoux. C'était un très beau cadran d'argenterie. Julie se leva, rouge de plaisir, tandis que le marquis baisait fort humblement la main de ma mère en disant :

« Chère maman, voilà de vos traits !

— Ah ? murmura Bel-Œil, qui mit sur l'assiette de mon beau-frère un petit écriin contenant dix doubles louis, vous avez le cri du cœur, mon neveu. Donner est le plaisir des âmes sensibles. Acceptez cette bagatelle, et choisissez vous-même un objet pour notre belle Julie. »

Mon beau-frère balbutia :

« Je ne sais si je dois... »

— Oh ! certes, vous devez ! gronda la tante Renotte dans mon oreille. A Dieu et à ses saints ! et ce n'est pas faute qu'on vous en foure du matin au soir.

— Ça te passe sous le nez ! » me dit cette méchante bête de Vincent.

C'était le vin qui passait sous son nez, à lui. Je ne sais pas où il mettait tout le vin qu'il absorbait.

Julie embrassa ma mère et Bel-Œil, à qui elle dit :

« Chère tante, vous faites bien de parler de colifichets, car il faut se tenir, mais vous avez deviné que nous étions gênés... Avec deux petits enfants... »

— C'est le moment ! glissa Nougat à l'o-

reille de mon père, il faut de la justice. On ne peut pas toujours fourrer aux mêmes. »

*Fourrer* est un mot de famille, amer comme l'absinthe. La jalousie le goule. Il est la contre-partie exacte de *tirer* !

La joue fraîche et dodue de mon père se couvrit d'une rougeur plus vive.

« Madame, dit-il à sa femme, Gérard t'embrasse dans sa lettre, ainsi que tous les parents et amis. Il se trouve avoir besoin d'une cinquantaine de louis, ce pauvre garçon... »

Julie tressaillit. Ne soyez pas plus sévères qu'il ne faut. Il y avait les deux enfants.

« Cela fait près de cent louis qu'on lui fourre depuis le commencement de l'année, dit Bel-Gil aigrement.

— J'en donne moitié, » riposta Nougat, déjà un peu incommodé.

L'oncle Bélébon riait jaune. L'abbé Raffroy applaudissait de ses deux mains.

« Ah ça ! s'écria tout-à-coup la tante Renotte qui étouffait à côté de moi, on n'a donc que deux enfants ici ! Voilà René qui prend ses dix-neuf ans, et ce n'est pas raisonnable de fourrer à tout le monde, sans lui dire seulement Dieu vous bénisse ! quand il éternue. Causons de ça, à la fin des fins, et sans rire. »

## II.

### DINER DE FÊTE.

Tel était le lièvre de ma tante Renotte. Je me suis rarement senti plus mal à l'aise en ma vie. Je peux dire en mon âme et conscience que les libéralités faites à mon frère et ma sœur n'avaient éveillé chez moi aucun sentiment de jalousie. Fort de mon parfait désintéressement, j'eus horreur de paraître complice, et j'essayai d'arrêter ma tante Renotte.

Mais on est entêté à Landevan. La tante Renotte n'avait point d'enfants. Son petit bien, qui devait revenir aux Kervigné, s'évaluait à trois mille livres de rente. Cela lui donnait son frauc-parler, quoiqu'elle fût au bas bout de la table. Son geste un peu brutal me ferma la bouche.

« Toi, reprit-elle, tu n'es qu'un innocent. Ton père a son *chérifon* d'officier là-bas, et je conçois ça ; mon neveu Gérard est un beau brin de Kervigné. Ta mère à son gendre et ses petits : ça ne m'étonne pas ; mon neveu le marquis est un homme comme il faut et bien conservé pour son âge. Ma nièce Julie a une lourde maison. Mais nous n'avons plus le droit d'aïnesse, je suppose.

— Vous ! l'interrompit Nougat en la pointant du bout de son couteau, qui embrochait un blanc de volaille, pas de libéralisme !

— Si j'avais autant d'esprit que mon oncle Bélébon, répliqua Renotte, je serais ceci ou cela ; mais la politique, je m'en moque ! L'église de Landevan n'est pas encore fermée, et je ne m'embarrasse que du bon Dieu. Fourre à Gérard, ma grosse, ça te regarde. Je parle au père et à la mère, je parle à l'abbé aussi, pour qu'il donne un bon conseil. Veut-on faire du chevalier n'importe comment comme mon neveu Vincent, sans le respect ? Alors, qu'on me le dise : je le mettrai à la charvue. »

Il y eut un moment de silence, après lequel mon oncle Bélébon dit avec rancune.

« Vincent n'a pas l'opulence en partage, mais il n'a jamais rien demandé à sa tante Renotte.

— Et il a eu raison ! interrompit la bonne femme ; car la tante Renotte ne lui aurait rien donné. La tante Renotte est de la campagne ; elle n'en sait pas long, mais par tout pays les cabarets ont la même odeur que Vincent. Je préfère n'avoir pas tant d'esprit et voir plus loin que le bout de mon nez. J'aime ceux d'ici, moi ; mon petit avoir est pour eux. Si j'en demande trop, qu'on me dise : Tais-toi. Je voudrais savoir ce que sera le chevalier René de Kervigné.

— Ce qu'il voudra, parbleu ! répliqua mon oncle Bélébon.

— Ce qu'il voudra ! » répétèrent l'une et l'autre Kervilly.

Ma mère caressait les deux petits. Je ne crois pas qu'elle eût donné à l'incident toute l'attention désirable. Mon père cligna de l'œil en regardant tout autour de la table, et me demanda :

« Voyons, René, saperbleure ! que veux-tu être, mon bonhomme ? »

On me prenait sans vert : je n'en savais rien du tout.

Je n'étais pas sans m'être fait cette question une fois ou l'autre, le soir en me couchant, mais je ne me sentais aucune vocation arrêtée. Mon opinion personnelle est que je tiens de ma mère une grande paresse d'esprit. J'ai reçu d'elle la faculté de sentir poussée à fin degré presque maladif. Je suis bien réellement, et Dieu me préserve de m'en vanter, un de ces *cœurs sensibles* dont parlent les romans traduits de l'allemand. Au mois de juin 1842, cette qualité sommeillait encore. Je devais, à cet égard, m'éveiller tout d'un coup, en un sursaut véritablement terrible.

J'avais fait mes études; j'étais bachelier es lettres depuis deux ans. Mon goût, pendant que j'étais au collège, m'aurait porté vers la marine; mais mon oncle Bélébon avait nettement déclaré à cette époque que je ne possédais point la capacité nécessaire pour entrer à l'école de Brest. On venait de marier ma sœur; on avait battu monnaie un peu; les préliminaires de l'éducation du mari coûtent cher: l'oncle Bélébon fut écouté. Depuis lors, je n'avais plus manifesté aucun désir, car, par le fait, je regrettais peu la mer. Dans mon idée, je me disais parfois: je serai comme mon père.

Or, mon père n'était rien, sinon propriétaire. Et à la manière dont les choses allaient chez nous, ma sœur ayant été avantageée par contrat de mariage, mon frère devant l'être selon toute apparence à la prochaine occasion, je risquais fort d'être un propriétaire sans propriété. Cela m'inquiétait peu. J'avais passé ces deux années à la pêche et à la chasse: deux passions en moi. On m'avait équipé à cet égard très convenablement, et j'étais heureux comme un roi.

Je n'étais ni ambitieux ni romanesque. La lecture, qui met en fermentation la tête des jeunes gens de province, me manquait. Les seuls romans que j'eusse parcourus étaient ceux de ma tante Bel-Œil, et les aventures des *cœurs sensibles* qui les remplissaient m'avaient prodigieusement ennuyé.

Je n'étais pas tout-à-fait étranger au monde de Vannes. J'allais dans les salons du petit-faubourg Saint-Germain morbihannais. Je regardais avec le mépris convenable la porte grande ouverte de la préfecture où aucune personne comme il faut n'eût daigné se fourvoyer, et qui en était réduite à donner des bals aux épouses de ses employés. Je savais danser et dire à ma danseuse, comme le gendarme de Nadaud: « Le temps est beau pour la saison. » C'était à peu près tout.

Ma sœur la marquise avait dit une fois en parlant de moi:

« Le chevalier sera toute sa vie sage comme une image ! »

Cela ne m'avait point blessé, quoique ce fût blessant, dans l'idée de ma sœur la marquise.

Ma sœur la marquise était très fière de la jeunesse orageuse de son mari. Elle avait une sincère piété, sa réserve frisait un peu la pruderie, mais pour ce qui regardait la jeunesse orageuse de M. de Tréfontaines, elle racontait en souriant des histoires à faire dresser les cheveux.

Quand on vit que j'hésitais à répondre, tous les yeux se tournèrent vers moi avec une expression de moquerie. Assurément, je n'avais pourtant point là d'ennemis.

« Eh bien ! chevalier ? me dit ma sœur.

— Allons, ajouta mon beau-frère, que veux-tu être, mon ami René ?

— Que veux-tu être ? » répéta la voix d'oïseau de ma tante Nougat.

Et tous eurent :

« Que veux-tu être ? que veux-tu être ? »

Le rouge me montait au front. Plus on m'interrogeait, moins je savais.

« Saperbleure ! dit mon père à ma tante Renotte, voilà ! On ne peut pourtant pas deviner !

— Il veut être amiral ! piqua mon oncle Bélébon.

— Ou maréchal de France ! copia Bel-Œil.

— Ou garde des sceaux ? » enchérit Nougat.

Dans cette voie de facile imitation, chacun dit son mot plus ou moins obtus.

« Chevalier, demanda Julie, ne pencherais-tu point plutôt pour un évêché ? »